

**PIERRE MORENCY**

# **L'ŒIL AMÉRICAIN**

**HISTOIRES NATURELLES DU NOUVEAU MONDE**



**LE MOT ET LE RESTE**



PIERRE MORENCY

L'ŒIL AMÉRICAIN  
HISTOIRES NATURELLES  
DU NOUVEAU MONDE

LE MOT ET LE RESTE  
2021



Les ormes ne sont pas muets  
comme on pourrait le penser.

Marie-Victorin

J'ai vu ça, moi, du premier coup,  
en entrant. J'ai l'œil américain.

Flaubert



## NOTE DE L'AUTEUR

Tout cela a commencé par une mort, ma propre mort, ma presque mort. Une intervention chirurgicale, une erreur médicale, une lésion qu'on n'arrive pas à cautériser, et mon sang s'en va, ma vie m'abandonne. J'ai quarante-deux ans. À l'hôpital, je devine la tête du médecin dans l'entrebâillement de la porte, qui chuchote à quelqu'un, dont je saurai plus tard qu'il s'agit de ma femme: « On ne sait pas quel bord ça peut prendre. » D'heure en heure, le monde s'allégeait, le monde devenait rouge dans mon corps et blanc dans ma tête, je me laissais couler, je ne voyais pas vers quel rivage je voguais. Puis, le lendemain, une autre tentative sur la table d'opération; cette fois-ci, le docteur réussit à me conduire vers la rive salutaire.

Pendant des semaines, pendant des mois, je refaisais la force de mon sang et je retrouvai peu à peu ma mémoire. Je me revoyais, au cours de ces dernières années, immergé dans des recherches, des études, des observations, des voyages, des poèmes, mes carnets, mon travail de chroniqueur à la radio, les nombreuses émissions consacrées à l'agrément de la vie, de la vie avec la nature.

C'est la marche à pied dans les rues de la ville, c'est l'écoute de la musique dans la tranquillité de ma maison qui peu à peu me remirent d'aplomb. Un matin de printemps, j'osai même reprendre la plume en dessinant quelques brefs poèmes aussi simples que des paillettes sur la neige. Puis, au fil des longues conversations à la table du souper, commença à poindre dans mon esprit le désir d'entreprendre un vaste travail d'écriture auquel je consacrerai

beaucoup de temps, tout mon temps. J’entrevois le « livre complet », en tout cas un grand livre en trois ou quatre volumes, à l’image des quatre éléments fondamentaux de la nature, et c’est sans doute à cette époque que mes nuits m’apportèrent une série de rêves récurrents. Dans une maison en ruines, j’avançais péniblement dans un sous-sol encombré de gravats et de planches, et je savais que j’allais retrouver enfin des livres perdus, qui étaient bel et bien de moi, mais dont j’avais oublié le contenu. Est revenu alors dans mon esprit le grand projet qui, des années auparavant, avait présidé à mes recherches de naturaliste et à mon travail d’écriture : l’exploration méthodique et passionnée de mon domaine. Domaine de la vie naturelle autour de moi, domaine des richesses de la vie à découvrir, domaine de l’humaine nature en cet humain voyage, domaine de ma vie personnelle, de mon histoire, de ma pensée, des infinis territoires de mon métier et de la langue commune à explorer sans cesse. Et bien sûr, c’est un grand livre de prose que j’entrevois.

En déambulant à travers rues et sentiers, je voyais des phrases se former dans mon esprit, je sentis que j’allais aborder à un rythme accordé à la mesure naturelle de mon pouls et de mon pas. Pour mon grand livre, il me fallait une langue évocatrice, très incarnée, sensuelle, une prose précise et serrée, sans ornement superflu, plus près de la substance des substantifs que de l’oriflamme des adjectifs, souvent décevants. C’est peut-être mon étude des oiseaux, de leur vol, de leur plumage, qui me laissèrent entrevoir la possibilité d’une prose à la fois forte et légère comme le plumage des grands rapaces qui tiennent l’air, qui regardent, qui voient. Mes vrais maîtres et mes modèles en cette matière :

Jean-Sébastien Bach, les dernières œuvres de Schubert, l'art de Cézanne et de Paul Klee, entre autres.

Quel serait donc le premier livre de la trilogie ? Le titre m'apparut d'emblée comme allant de soi. Pendant trente-neuf semaines, en 1982-1983, à la radio nationale, j'ouvrais le micro et, sur un arrière-fond de vagues déferlantes, je lançais mes premiers mots : voir ce que l'on regarde, écouter ce que l'on entend, deviner ce qu'il y a derrière quand on regarde devant, cela s'appelle avoir l'œil américain. Voilà.

Les livres, parfois, nous arrivent portés sur des vagues. Mon navire d'écriture, mis à l'eau en 1989, a tenu la mer toujours sous la même forme jusqu'à aujourd'hui. Il était sans doute normal, trente ans plus tard, qu'il nécessitât quelques légers radoubs et de superficielles reprises de couleur. Le voici donc lancé, avec d'autres de la même flottille, vers des voies nouvelles et de nouveaux temps.

Pierre Morency, mai 2020



# PRÉFACE

Le privilège du préfacier est celui du lecteur favorisé qui n'a pas la peine d'écrire le livre, simplement le bonheur de le lire, et qui, cependant, dialogue avec l'auteur, et parle de soi, ce que le simple lecteur n'a pas le pouvoir de faire. Observatoire de choix, mirador d'où l'on peut contempler longuement les plus beaux brocards, les ragots les mieux armés, une préface à un livre qu'on aime offre à celui qui l'écrit les voluptés du narcissisme et la joie de faire partager son plaisir.

Parlons donc avec Pierre Morency. Je suis chasseur, il est amateur, connaisseur, contemplateur érudit de la nature, nous sommes faits pour nous entendre. Il est poète, je suis critique. Là l'entente pourrait être plus difficile. Cependant j'aime la manière dont il écrit, prose ou poème, et ce qu'il écrit. Nature et littérature nous sont des territoires communs, où la rencontre était inévitable.

Il y a quatre ans, j'étais à Québec, invité à une rencontre internationale d'écrivains qu'il organisait. De la fenêtre de ma chambre, au Château Frontenac, d'où je ne me suis pas lassé de contempler la splendeur du Saint-Laurent, je voyais, j'entendais les vols d'oies blanches qui passaient, de l'aube au crépuscule. Des oies sauvages, en Europe, j'en avais vu quelques-unes, rares, jamais plus de quatre à la fois. Ici, c'est par centaines qu'elles traçaient des angles dans le ciel, sans cesse. La gare Saint-Lazare un mardi à six heures. Et Pierre Morency, à qui j'en parlais – le phénomène me fascinait bien davantage que notre problème d'écrivains autobiographes, dont traitait la rencontre –, me dit qu'il fallait aller les voir

sur le Saint-Laurent, dans une anse de l'île d'Orléans, devant chez lui, où elles se rassemblaient.

L'expédition ne se fit pas, et je restai avec mon mirage d'oies qui se posaient toutes ensemble sur l'énorme fleuve, qu'elles recouvraient de duvet blanc.

Ce n'est qu'au printemps dernier, lors d'une autre rencontre, consacrée, elle, à l'écrivain et à la liberté (en pleine condamnation à mort de Salman Rushdie, on ne pouvait être mieux dans l'actualité), que Pierre m'emmena dans son île, dans sa maison.

Il m'avait prévenu : tu sais, elles ne sont pas encore arrivées, il n'y en a presque pas, il faudrait attendre cinq ou six jours. En dévalant le sentier encore encombré de plaques de neige, il me sembla bien, pourtant, qu'« elles » étaient là.

Pendant le trajet, nous avons vu, sur les rives du fleuve, quelques bernaches grises. Et, quand nous fûmes au bord de l'eau, en vue de l'anse, elles s'envolèrent. Il n'y en avait, en effet, presque pas ; juste quatre ou cinq mille, qui battirent l'eau dans un invraisemblable vacarme. Et Pierre calmement, comme si ce spectacle unique était parfaitement banal : ce n'est rien, si tu voyais quand il y en a cent ou cent vingt mille.

Il faudra que je retourne dans l'île d'Orléans, une autre année, huit jours après ; car je ne parviens pas à imaginer ce que ça peut être, cent mille oies ensemble sur le fleuve. Je l'ai lu, aussi, dans quelques vieux livres de chasse que j'ai trouvés à Québec, chez un bouquiniste charmant, et qu'un abruti m'a fauchés, à Paris, en forçant le coffre de ma voiture.

En tout cas, les oies étaient en l'air, tournant avant de se reposer. Au milieu, quelques bernaches, et des gros canards

noirs que je n'ai jamais vus en France, une sorte de colvert grand format, qui levaient tranquillement la tête, tournaient vers nous leur œil sans manifester la moindre crainte. Entretemps les oies étaient redescendues, freinant des deux palmes pour se glisser, au millimètre, les unes entre les autres. Sans bousculade.

Mais ce spectacle inouï ne pouvait simplement rester un souvenir de l'œil. Il fallait qu'il soit écrit, que soient écrits tous les spectacles de la nature que Pierre Morency ne cessait d'enregistrer, pour vraiment exister. La littérature, pour lui comme pour moi, est une névrose, puisque nous ne pouvons pas vivre sans lire, sans écrire, sans avoir autour de nous ces étranges parallélépipèdes rectangles, composés de papier couvert de pattes de mouches noires et qui, autant que le sentiment de la nature, sont le signe de l'humanité.

Et Pierre Morency, alors, de me parler de ces textes qu'il rassemblait en volume, et où il racontait sa rencontre avec un oiseau, une plante, un arbre ou un insecte. Ces rencontres que l'immense majorité des hommes font distraitement, sans rien voir, ou au hasard d'une vision latérale, qui ne laisse pas de traces. Car pour voir il faut vouloir, et savoir. On n'invente pas, peut-être, mais on reconnaît ce qu'on a appris, d'un autre, ou d'un livre. Un oiseau gris qui grimpe la tête en bas ne sera jamais qu'un oiseau gris qui grimpe la tête en bas, si l'on ne sait pas qu'il existe des sittelles.

L'œil américain, j'ignorais qu'il existait chez Flaubert, avant que Pierre Morency ne me l'apprenne. Quand j'étais enfant, à Lyon, on disait plutôt : avoir le « coup d'œil » américain. Ou, de quelqu'un à qui rien n'échappait : il a des yeux tout autour de la tête. Mais voir n'est pas si compliqué que cela, à condition de vouloir, et d'avoir la patience. Pas une patience

passive, d'attendre que quelque chose se manifeste, mais la patience active de la découverte. Considérez comment Morency regarde un arbre, érable ou épinette. Passent dans son dialogue avec l'arbre l'histoire, les légendes, la botanique, la peinture, le tissu des feuilles, des écorces, la zoologie des hôtes, le travail tellurique des racines, la voltige des cimes, la souplesse des rameaux, le bois massif des grosses branches. Tout un monde de savoir, de culture, d'émotion, de sensation, de perception visuelle, tactile, auditive, le travail des papilles même – le bois, les feuilles ont du goût –, au service d'une ouverture, d'une attention, d'une patience active, précisément.

Pour le goût, je me souviens, le jour des oies, de ce sirop d'érable refroidi dans la neige, transformé en une sorte de caramel incomparable.

Et cette patience, traduite dans son vocabulaire précis, imagé aussi, technique et poétique. J'y suis peut-être d'autant plus sensible que je découvre des mots que j'ignorais. Quand, dans la voiture qui nous menait vers les oies, Pierre me parlait de « batture », je comprenais « pâture », ce qui ne m'étonnait guère : on conduit les oies domestiques pâturer dans les prés, pourquoi les sauvages ne feraient-elles pas de même ? Puis cette « pâture » devenait marais. Là encore rien d'extraordinaire : on chasse la bécassine dans des marais, des prairies humides où paissent des bovins. Ce ne fut que devant le fleuve que je compris ce qu'était cette « batture », prairie d'eau recouverte ou découverte selon la marée (mon ignorance allait jusqu'à ne pas savoir qu'à Québec la marée se fait sentir avec autant de force), herbe agitée de ruisselets, de glissements, d'ondulations, terrain changeant, grouillant de vie, parcouru d'animaux qui circulent selon des itiné-

raires précis, cachés, mystérieux. La batture est un monde fascinant, qui palpite, s'ouvre et se ferme au rythme de l'eau, coquille d'huître gigantesque où nagent, marchent, rampent, volent oiseaux, serpents et vers, insectes, se nourrissant, se chassant, se combattant ou s'ignorant, sans que l'homme puisse rien en savoir.

Que les deux éléments de Pierre Morency soient l'air et l'eau, c'est l'évidence. Éléments fugitifs, fluides, subtils, opposés à la lourdeur de la terre, à la violence du feu. Gaston Bachelard associait l'air et les songes, l'eau et les rêves : « essai sur l'imagination de la matière » ; songes vrais, inscrits dans les trois dimensions, matériels comme le sont les oiseaux ou les arbres, irréels aussi en ce que nous ne les comprenons que par un long effort, sans jamais avoir la preuve que nous savons vraiment tout d'eux. Morency devant l'érable où le pinson rêve, et c'est par là que sa connaissance devient juste, qu'il peut nous apprendre ce qu'il a compris.

La poésie, Saint-John Perse nous l'a appris, est le mode supérieur de la connaissance. *L'Œil américain* est un superbe précis de connaissance poétique.

Jean-Jacques Brochier, août 1989



# L'EXUBÉRANCE

« Écoute! – Je n’entends rien. – Là, dans les sapins, derrière la maison blanche... – C’est un oiseau qui chante? – Une grive des bois. – En pleine ville? – Oui, une grive des bois en pleine ville, tu te rends compte! »

Nous sommes restés là, debout sur le trottoir, figés dans le ravissement. Ce premier soir du vrai printemps nous avait, mon voisin et moi, sortis de nos logis, comme tant d’autres du quartier qui processionnaient, en souliers légers, tête nue.

L’air était grisant; voitures et motos se déchaînaient. Les promeneurs qui nous frôlaient devaient bien se demander ce qui nous tenait ainsi dans l’extase, mais personne ne s’est arrêté, personne n’a tendu l’oreille vers cette plénitude qui montait en musique du fond d’un petit jardin clôturé. Personne non plus n’a levé la tête vers le ciel où criaient, bien en vue, deux engoulevents en chasse.

– En fait, dit mon voisin, il faudrait avoir des yeux et des oreilles tout le tour de la tête!

– Cela s’appelle: *avoir l’œil américain...*

Cette locution, qui n’a pas fait souche au Québec, même chez les lettrés, est entrée dans la langue française au moment où nos cousins des « vieux pays » se sont pris d’engouement pour la vie des Indiens à travers les romans de Fenimore Cooper. Les Amérindiens n’ont-ils pas la réputation, à cause de leur vie libre et de leurs habitudes forestières, d’avoir les sens si aiguisés qu’ils peuvent « apercevoir sans détourner la tête aussi bien ce qui se passe à droite et à gauche que ce qui se présente devant eux »? *Avoir l’œil américain,*

n'est-ce pas également se pourvoir de l'aptitude à entendre ce que nous écoutons, à voir ce qui est derrière quand on regarde devant ? C'est en tout cas le sens que je prêtais à cette formule quand je l'ai choisie, il y a quelques années, pour servir de titre à une série d'entretiens radiophoniques où je prenais plaisir à conduire mes auditeurs dans la nature du Nouveau Monde. Pendant quarante semaines, nous avons exploré les marais, les lacs, les forêts, les champs, les îles du fleuve, les rivages ; nous nous sommes arrêtés devant le pissenlit, le cèdre, l'épinette, le bouleau ; nous avons fouillé l'intimité des insectes, suivi dans leurs rondes le lièvre, le raton laveur, le porc-épic, le coyote, les chauves-souris ; nous avons écouté chanter la nuit et le vent ; nous avons scruté la feuille de thé, le sel et le grain de sable ; et toujours les oiseaux nous accompagnaient, quelle que fût la saison, en quelque lieu que nous dirigeassent nos pas.

L'acquisition de l'œil américain n'avait de sens pour moi que si elle permettait de sortir de soi, d'aller à la rencontre des choses, même menues, de voir soudainement le monde s'élargir et déployer des richesses souvent invisibles au promeneur distrait. Je voulais transmettre cet éblouissement, cet extraordinaire saisissement que nous racontent, à leur manière souvent pudique, les premiers explorateurs européens à venir en terre américaine. Jacques Cartier s'émerveillant de « l'incréable » beauté de l'île aux Oiseaux, le récollet Gabriel Sagard ou le poète Marc Lescarbot fascinés par le mystère du colibri, Champlain admirant les prairies naturelles (les battures) de l'île d'Orléans, tous – voyageurs, cartographes, marins, truchements, missionnaires – exultaient devant ces neuves splendeurs, portant sur les choses, les fleurs, les fruits, les animaux, les paysages ce regard luci-

dement naïf et cette ouverture passionnée qui m'ont toujours paru représenter les premières qualités du poète. Quand je dis : poète, je nomme l'individu qui cherche à se mettre au monde, par l'aventure libératrice du langage, bien sûr, et par son audace à affirmer ses dons magiques, mais aussi par l'impétuosité tranquille ou brûlante avec laquelle il explore les plis et les replis de son domaine.

Les pages qui vont suivre ne prétendent à rien d'autre qu'à faire partager des moments privilégiés. Pour cela je ne connais pas de lieu idéal. À chaque personne de découvrir sa propre piste vers l'enchantement. Faute de forêts, de déserts, de grandes plaines ou de côtes filant vers l'infini de la mer, le fond d'une cour ou le parc municipal fera très bien l'affaire. Si je parle, quant à moi, si volontiers de cette batture du bout de l'île, lieu quasi sauvage situé à moins d'une heure de la ville de Québec, ce n'est nullement pour laisser croire que les paysages saisissants arrivent par leur seule présence à nous grandir, mais tout simplement parce que le hasard un jour m'y a conduit et que j'y ai trouvé des conditions où pouvaient s'exercer ensemble mes besoins de solitude, de silence et d'activité physique. Une fois sur place, j'ai fait la connaissance de certains animaux qui sont devenus, à les fréquenter, des sources inépuisables de fascination.

Ce que je veux dire en réalité, c'est que tout être vivant, à quelque règne qu'il appartienne, porte en lui une « extraordinaire jubilation » à laquelle nous sommes invités à puiser. Les voyages sur les crêtes, les traversées du froid, les attentes dans la nuit, les randonnées parmi les moustiques, les stations dans la vase et les piquants, à quoi peuvent-ils bien servir sinon à nous donner d'une plante, d'un animal, d'un oiseau cet éclair qui met le corps en émoi et qui saisit l'esprit

d'une ivresse si rare ? Tous les grands naturalistes ont noté la qualité physique de ce plaisir-là. Au début de sa carrière, l'entomologiste provençal Jean-Henri Fabre découvre un nid de Traquets dont les œufs sont si bleus qu'ils le « terrassent de bonheur ». L'écrivain allemand Ernst Jünger raconte qu'il s'était mis, au cours d'une promenade matinale, à regarder une tige de fenouil rafraîchie par la pluie. Tout à coup la vie de la plante devint pour lui plus visible. À propos de cette contemplation, il dira : « Ce furent là des instants comme il n'en est pas de plus beaux en ce monde. »

Un jour que je participais à un voyage d'étude sur les oiseaux marins, qui nous avait conduits dans les îles du golfe Saint-Laurent, je fis la connaissance d'une femme bien singulière, une contemplative nomade que l'âge n'empêchait nullement de battre routes et sentiers à la recherche des plantes et des oiseaux qu'elle n'avait pu, malgré tous ses voyages, encore observer. Je lui demandai de m'entretenir de ses expériences, de ses découvertes et surtout de ce mouvement qui la poussait si ardemment hors de chez elle. Elle consentit à parler du plaisir qu'elle prenait à simplement écouter le bruit des pas dans la neige, à écouter siffler le vent de tempête, à voir passer un orage d'été. Elle si posée, si économe de mots d'éclat, elle me parla enfin de ce « sentiment ancien et féroce » qui habitait tout son corps pendant qu'elle circulait à travers les choses. « Et ce sentiment diffère, me dit-elle, de la chair de poule qui vous envahit quand soudain, en pleine mer, une baleine bleue surgit près du bateau et que votre regard rencontre celui du cétacé. »

Tout a été découvert, sommes-nous portés à penser dans nos moments de lassitude. Pendant ce temps-là, dehors, une exubérance à chaque seconde se renouvelle, les racines

travaillent, les sources montent, les poissons fulgurent dans le torrent, les écorces crient, les feuillages se peuplent de nids, les nids répandent des chants, les gazouillis répondent à des feulements, des plaintes s'enroulent dans les creux du silence, les arbres inventent des musiques, les champs ondulent et crépitent à midi, les fleuves d'odeurs comblent des museaux, chaque aube a son soleil à nul autre semblable, chaque soir soulève des tours de sons inouïs, la nuit porte des lueurs, des oreilles se tendent pour tout saisir, des yeux cherchent des yeux, on marche sous les pierres, on pousse à la lisière, tout va mourir bien sûr, tout va partir en poudre sous la terre ou dans le vent, mais tout cherche à naître encore et toujours. Que jamais ne nous déserte cet éclair qui nous tient aux aguets !



# UN AUTRE MONDE DANS LE NÔTRE

Tout cela a commencé, voici quinze ans déjà, par un pique-nique familial à la pointe orientale de l'île d'Orléans, là où l'accès au fleuve est rendu hasardeux, en juillet, par une immense batture chargée de joncs, de foin de mer et de riz sauvage. Le lieu où nous nous trouvions était paisible, préservé. Si les oiseaux étaient abondants, les moustiques, guêpes, libellules, mouches tigrées et bourdons y foisonnaient également, transformant notre repas sur l'herbe en une véritable guerre de tranchées. Dans l'après-midi, au cours d'une promenade au bord du fleuve, j'aperçus, cachée dans les arbres et à demi enfouie sous les hautes herbes, une petite cabane rouge qui servait de camp de chasse et qui était inhabitée. Je ne savais pas encore que cette maisonnette de bois rond allait devenir un des lieux importants de ma vie. Ce n'est qu'au printemps suivant que je m'y installai, quelques jours à peine avant l'arrivée des Oies des neiges qui se réunissent par dizaines de milliers dans le grand marais recouvert deux fois par jour par la marée. Je n'oublierai jamais le tumulte d'abois et de jacassements qui me tira du lit au terme de ma première nuit au bord de la batture.

En ouvrant les rideaux de la grande fenêtre qui donne sur le fleuve et les Laurentides, je me sentis déborder. Des milliers d'oies fouillaient la vase à la recherche de rhizomes de scirpe, leur seule nourriture dans ce désert de boue et de glace fondante. La désolation de cette étendue limoneuse qu'est la batture en avril offre un tableau pour le moins rébarbatif, mais la multitude des oies, des malards et des Canards

pilets éclaire le paysage d'une beauté dure et tremblante. En fait, n'eût été la présence des oiseaux, l'immense marais à rigoles qui s'étendait devant moi, à marée basse, ne laissait rien présager de bon pour la prochaine saison des vacances. Ces craintes s'évanouirent quand, un matin de la fin avril, des trilles énergiques volèrent d'un buisson à l'autre, sur la grève. Un des plus hâtifs parmi nos oiseaux musiciens venait d'arriver du Sud.

Vivre quotidiennement en sa compagnie m'a beaucoup appris sur les habitudes de ce bruant, reconnaissable à la tache noire qu'il porte au centre de sa poitrine rayée. Son ardeur à chanter m'impressionna : je calculai un jour que le Bruant chanteur, au meilleur de sa forme, pouvait débiter trois cents chants à l'heure. Si les derniers froids du printemps ne diminuent pas son enthousiasme, les premiers sévices de l'automne ne l'arrêtent pas non plus. C'est un des derniers oiseaux que l'on entend chanter en fin de saison. Pour cela je lui voue une affectueuse reconnaissance.

Puis le mois de mai arriva. La batture commença à verdir, à prendre, de jour en jour, un aspect plus moelleux, plus invitant. À mesure que poussaient les joncs et les sagittaires, je vis poindre parmi eux, par touffes jaunes, une plante très jolie avec des fleurs semblables aux boutons-d'or. J'appris qu'elle se nommait Populage des marais ou, d'une manière plus poétique, Souci d'eau. J'appris également que ses feuilles rondes comme des oreilles d'ours remplacent au printemps les épinards dans la salade et que ses boutons floraux servent à parfumer les marinades. Même les racines ont des vertus secrètes, car là s'élabore une substance chimique, un alcaloïde analogue à la nicotine. C'est ainsi que les plantes les plus communes prennent un surcroît de réalité quand on

les regarde vraiment. Notre présence aux choses, présence volontaire plus que passive, nous rendrait-elle de ce fait plus réels, plus consistants? Je le crois. Si la batture, dans les premiers temps, m'a donné une leçon, c'est bien celle-là. Mais d'autres enseignements ne tarderaient pas à m'être offerts avec l'arrivée de la saison douce.

Parlerai-je des nombreux oiseaux que j'ai eu le loisir d'observer dans les parages du chalet? Je l'ai fait, il me semble, tant de fois, dans d'autres travaux et même dans certains chapitres de cet ouvrage, que je me contenterai de mentionner quelques espèces qui me sont chères, liées qu'elles sont à la joie qui a comblé ma première saison au bord de la batture.

Un matin de la fin de mai, à l'aube, un chant allègre, pointu, qui venait d'un massif d'amélanchiers tout à côté de la fenêtre, me réveilla. C'était un petit oiseau jaune portant un loup noir finement dessiné. Il me sembla que son chant pouvait se traduire, d'une manière amusante, par les mots suivants: « T'es petit, Henri, t'es petit. » C'était la Paruline masquée qui venait de prendre possession de son domaine. Encore aujourd'hui, c'est une des compagnes les plus divertissantes de notre solitude estivale.

Bientôt vinrent les pluies de juin. La batture s'était muée en un tapis vert tendre, coloré par les populages et les « clajeux ». Un soir, vers six heures, il cessa de pleuvoir, mais l'air resta chargé d'humidité, ce qui amplifiait l'écho. Retentit alors dans le ciel, au-dessus du chalet, une plainte bêlante rendue plus sonore par l'énorme caisse de résonance de l'air humide et tranquille comme si l'oiseau – c'en était un – avait précisément attendu ces conditions idéales pour se manifester. « Une Bécassine des marais! » m'écriai-je.